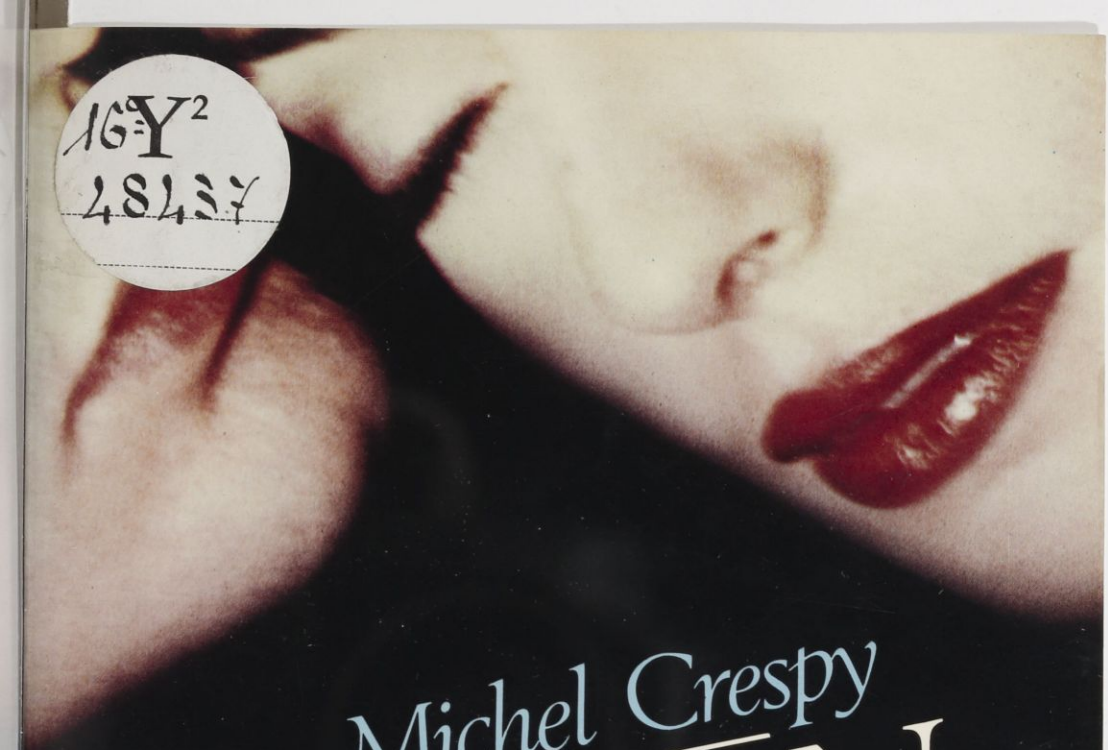
16 Y² 48437



Michel Crespy

ROMAN D'AMOUR

Calmann-Lévy

ROMAN D'AMOUR

16 Y2
48437

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LA PRINCESSE LOINTAINE

Chez d'autres éditeurs

LE PRINTEMPS DU BATELEUR
LA DESTRUCTION DE BELLEGARDE
LES VOYAGES DE L'ÉPICIER

83
43-44

MICHEL CRESPY

ROMAN D'AMOUR

CALMANN-LÉVY

DL-29-06-1984-19707



ISBN 2-7021-1317-6

© CALMANN-LÉVY, 1984

Imprimé en France

Au début, il y a eu Sara et Harry.

On dirait l'annonce d'un numéro de duettistes. Sara et Harry. Sur l'affiche, on voit Harry en costume de scène, avec son écharpe blanche autour du cou, ses revers de velours et ses boutons de manchettes en or, prêt à libérer tous les pigeons entassés dans son haut-de-forme. Ses longs doigts reposent sur sa canne à pommeau d'argent. Sur ses lèvres flotte un petit sourire énigmatique et distant – légèrement suffisant, il faut bien l'avouer. Il salue distraitement l'hypothétique public d'un mouvement du menton. Son regard est ailleurs, déjà tendu par la concentration intérieure qui l'habite.

De l'autre côté du panneau, lui faisant face mais fixant comme lui un point imaginaire situé derrière le spectateur, Sara. Elle a les lèvres peintes, les yeux cernés de fard vert – le trait s'allonge vers les tempes pour lui donner un air mystérieux – la gorge décolletée par un bustier rouge au balconnet froncé. Une sorte de halo lumineux rehausse sa lourde chevelure blonde assemblée en un épais chignon pour dégager les pommettes et le cou. Le cône blanc du projecteur les sépare et une pincée de strass fait briller, comme à Hollywood, les lettres de leurs noms entrelacés. Sara et Harry, les fameux prestidigitateurs, dans leur numéro mondialement réputé...

Leur spectacle était une pure magie. Naturellement, je plaisantais, tout à l'heure : ils n'étaient pas vraiment prestidigitateurs, ni l'un ni l'autre. Pas même illusionnistes. Seulement des gens comme vous et moi, qui n'ont jamais porté les costumes de scène dont je les ai habillés. Mais ils auraient mérité de s'en vêtir. Il y avait une chose miraculeuse qu'ils savaient faire : ils s'aimaient. A cause de ce petit talent pourtant si généralement répandu, ils nous ont donné un gala de rêve.

C'est cela que je veux raconter : leur histoire.

– Un roman d'amour, me dit Sara. Tu es fou.

Un roman d'amour, Sara. Je suis fou.

Présentons d'abord les acteurs. Je ne connaissais que Harry. Sara est venue ensuite. Cependant, dans ma mémoire ils restent indissolublement liés.

C'est donc Harry qui entre le premier, vêtu tel que je l'ai dit. Un visage d'aristocrate et des rides de baroudeur. Parfaitement fréquentable par ailleurs : généreux, chaleureux, drôle et spontané, raisonnablement intelligent – la plupart du temps. Un peu maniaque, évidemment, mais qui ne l'est pas? Parce qu'il côtoyait souvent des gens bizarres, on a dit beaucoup de mal de lui. Ce n'était ni gentil, ni exact.

Bien au contraire : Harry était courageux, énergique, ambitieux, lucide. Il avait dû faire un effort terrible pour s'adapter au milieu passablement faisandé dans lequel il vivait avec un détachement de grand seigneur.

J'ai un peu l'impression, en écrivant ces lignes, de rédiger une oraison funèbre, le genre de discours où l'on exalte le défunt dans sa gloire, passant pudiquement sur les mois d'hôpital, de draps moites, de sueur, de vomissements effrayants et de tuyaux enfoncés dans des bras décharnés. Mais c'est ainsi que je veux me souvenir de lui, mon bon vieil Harry des temps heureux où nous ne savions rien. Le crétin m'avait dit un jour avec une naïve

emphase que le monde était un jardin dont il fallait goûter chaque fruit, chaque racine. C'est une excellente théorie jusqu'au moment où on tombe sur la ciguë. Qui est un peu amère.

Il n'en est pas mort. Cette sorte de fripouille ne meurt à peu près jamais. Il doit toujours y avoir au fond de sa poitrine un viscère quelconque qui tressaute plus ou moins régulièrement. Peut-être aurais-je dû l'abattre sans pitié le samedi où il m'a confié qu'il n'avait jamais été aussi heureux de sa vie. Il serait mort épanoui. D'un autre côté, si on se met à massacrer tous ceux qui croient avoir rencontré le bonheur, simplement pour leur éviter l'ennui des difficultés qui risquent de suivre, c'est tout de même une lourde responsabilité.

Il venait très souvent me voir dans ma tanière. Nous parlions de choses et d'autres en vidant quelques verres et, chaque fois, je me sentais mieux. C'est à cela qu'on reconnaît un ami. Harry était mon ami. Pas mon seul ami : mon principal ami.

Je ne sais pas où il a vu Sara pour la première fois. Aucun des deux ne s'en souvient. Quelqu'un la lui a présentée, je suppose. Quelqu'un qui ne se rendait pas compte de ce qu'il faisait, quelqu'un qui l'a pris par le bras fermement et l'a tourné vers elle :

– Sara.

Harry a relevé la tête et a croisé les yeux de Sara. Elle avait les plus beaux yeux du monde. Verts, comme les chats. Gris, aussi. Et un peu bleus, sous un certain angle.

– Mes yeux sont normaux, disait Sara avec agacement. Je ne sais pas ce que vous leur trouvez.

En revanche, elle était fière de sa bouche, qui était plutôt bien faite mais qui n'avait rien de très particulier. C'est curieux comme les gens mesurent mal leurs vrais atouts.

Donc, vieil Harry sort le nez de son verre, s'arrête sur ces yeux, claque des doigts et s'écrie :

– Les jolis yeux que voilà!

Ou quelque chose d'approchant.

Ce n'est que la deuxième ou troisième fois qu'il a jeté un vague regard sur tout le reste. Elle avait les épaules frêles, le torse mince – mais les seins accrochés haut et droit – les hanches pleines et de longues jambes fines.

– J'ai le cul trop gros, disait Sara en se tordant le cou pour se voir dans le miroir. C'est une catastrophe. Qu'est-ce que je pourrais faire?

Je lui ai suggéré toutes sortes d'initiatives : les massages, les saunas, la gymnastique, les régimes les plus extravagants, les vibro-masseurs et les pulseurs à ondes courtes. Elle n'a jamais voulu essayer quoi que ce soit. Je pense, en conséquence, qu'elle ne croyait pas ce qu'elle affirmait. Ou peut-être redoutait-elle de modifier son corps, craignant Dieu sait quoi – que toute la baraque s'écroule, ou simplement qu'elle s'amenuise à un autre endroit, là où elle se trouvait déjà trop maigre.

Harry avait une autre technique. Il sautait sur ses pieds en envoyant des baisers enthousiastes, comme un ténor italien à la fin d'une opérette, et la suppliait de ne rien toucher.

– Tu es parfaite, mon amour, parfaite. J'aime que les femmes aient des hanches larges. Elles doivent absolument être un peu mères quelque part. Tu as des épaules d'enfant, une poitrine de jeune fille et le bassin maternel. Tu es la déesse féminine des religions païennes. Comment pourrait-on ne pas t'adorer?

Ce beau discours odieusement démagogique n'avait pas plus de succès que mes adresses de saunas finlandais. Sara souffrait très fort de se sentir incomprise, alors qu'elle était la seule à ne pas se comprendre. Car, naturellement, j'étais d'accord avec Harry.

En réalité, Sara était très belle.

Non : jolie.

Non : attirante. Voilà : attirante.

Si j'insiste tant sur cet aspect physique, c'est parce que la rencontre de Sara et de Harry a d'abord été purement charnelle. Une conjonction Soleil-Vénus, à en croire les astrologues que j'ai consultés. Il paraît que ce genre de configuration est particulièrement ravageur. Et, en effet, il n'a pas fallu attendre longtemps pour en mesurer la puissance. Au bout de peu de jours, dès que Sara entrait dans une pièce, Harry se mettait aussitôt à baver et à haleter comme un fox-terrier en rut et, si elle le frôlait par mégarde, il sautait jusqu'au plafond. Elle, de son côté, avait tant de peine à se retenir que, lorsque Harry se trouvait là, elle baissait obstinément les yeux, effrayée de ce qu'on y lirait si elle se laissait aller à le regarder.

Je pourrais presque m'arrêter là. L'essentiel est dit, dans sa banalité.

Les deux imbéciles auraient dû se contenter de coucher ensemble jusqu'à plus soif, ce qui les aurait occupés pendant quelques mois puis, repus, de se séparer en se remerciant réciproquement d'un air distrait. Mais Harry avait aussi une tête. Il s'en est rendu compte le jour où elle a quitté ses épaules; il a dû avoir juste le temps de la voir passer, hop, elle était partie. Et à l'instant où il a perdu la tête, il a essayé de se fourrer quelque chose dedans. Ce n'est même plus une image surréaliste, c'est de l'absurdité pure et simple. C'est pourtant ce qui s'est passé.

Il a dévisagé Sara, a échangé quelques mots avec elle sans quitter son regard, puis il est parti répétant « les jolis yeux, etc. » Une semaine plus tard, ils se sont revus dans je ne sais quel coup fourré habituel et là, même chose, scénario invariable : les yeux, etc. La conversation

a été un peu plus longue, quoiqu'ils en aient tous deux oublié le sujet à la seconde même.

Ensuite, Harry est allé faire un tour là où on la trouvait d'ordinaire. A tout hasard. Naturellement, elle n'y était pas et il est revenu bredouille. Je suis certain qu'elle ne l'a pas fait exprès, elle ne pouvait pas le prévoir. Mais c'était tout de même un joli coup.

Quand il l'a revue la troisième fois, ils ont mangé ensemble au milieu de 250 000 autres invités. Ils se sont beaucoup regardés. Ils ont un peu parlé, de brèves phrases de convenance, un ou deux traits d'esprit (Harry), un sourire complaisant (Sara). Elle avait un drôle d'accent, que Harry expliquait par ses mystérieuses origines juives et moi par son long séjour dans les bas faubourgs. Je ne pourrais parvenir à le définir précisément. Disons qu'elle ratait un mot de temps en temps, comme quelqu'un qui ne parlerait pas sa langue maternelle et hésiterait parfois sur la prononciation. Elle articulait de bric et de broc, faisant exploser trop fort certaines consonnes et traînant trop longuement sur certaines voyelles, jamais les mêmes. Oh, rien de très spectaculaire : un léger dandinement de canard, impossible à cerner.

Aux yeux de Harry, qui lui trouvait des intonations vulgaires et qui détestait la vulgarité, c'était une imperfection. Mais une imperfection qui cadrait si mal avec le reste qu'elle en devenait étrange, incompréhensible, charmante.

Ensuite, ils ont été invités (par des gens différents) au même barbecue, dans une villa luxueuse, près d'une vaste piscine, avec les 250 000 convives habituels. Harry a attrapé une guitare qui traînait dans un coin et il s'est joint à l'orchestre pour jouer un flamenco – c'était un orchestre de gitans, résignés aux fantaisies des bourgeois, des garçons secs, timides et bruyants, qui l'attendaient

gentiment quand il manquait un accord. Sara a voulu marquer la cadence en frappant dans ses mains à contretemps. C'est un exercice très difficile. Un des gitans lui a jeté un regard impérieux parce qu'elle troublait le rythme. Confuse, elle s'est arrêtée et elle est allée chercher un verre pour Harry. Il l'a remerciée d'un signe de tête, sans lâcher le manche de son instrument. Une petite grosse en soutien-gorge jaune fané s'est lancée sur la piste, prétendant étaler elle aussi ses talents. Elle élevait alternativement chaque bras comme un métronome et remuait le nombril spasmodiquement. Cela tenait de la danse du ventre et de l'imitation d'aérobic. Les gitans, écœurés, regardaient par terre en pensant à leur cachet.

Ensuite, Harry a voulu chanter et ils l'ont charitablement couvert au bout de deux mesures. Un garçonnet lui a succédé, un petit coq au ventre plat et à la voix éraillée de famine. Ce n'étaient pas des gitans de luxe, c'étaient de vrais gitans, qui sont encore plus chers, et ils prenaient plaisir à la musique qu'ils faisaient. Harry s'est arrêté, un peu vexé, il a posé la guitare. Au bas de l'estrade, Sara l'attendait avec son verre. En le prenant, il lui a effleuré un doigt et a dit : « Pardon. » Elle a fait comme si elle n'avait pas entendu.

Ensuite, d'après Sara, ils ont un peu dansé. D'après Harry, non. Mais souvenons-nous qu'il n'avait déjà plus sa tête. Bien plus tard, dans un élan d'enthousiasme et de sincérité, Harry dit à Sara qu'il n'avait eu d'yeux que pour elle, ce soir-là, qu'il était incapable de se souvenir de quoi que ce soit en dehors d'elle et qu'il avait eu l'impression de se noyer.

– Et toi?

Elle l'a regardé avec étonnement.

– Moi? Tu me plaisais et je voulais bien.

A minuit, deux ou trois ivrognes se sont dévêtus et ont sauté dans la piscine. Un monsieur tout habillé les

a rejoints, absolument ravi de gâcher son smoking. Quelqu'un d'un peu moins saoul l'a tiré de là avant l'hydrocution. Puis, des jeunes gens y ont jeté une fille ou deux, dont celle que je convoitais ce soir-là et qui, trempée et folle de rage, s'est révélée inutilisable. Une sotte y a laissé tomber ses souliers, puis une bouteille de champagne débouchée, et enfin un slip de satin, de sorte qu'au bout de cinq minutes une banquise d'objets douteux flottait entre deux eaux. A ce moment-là, Sara, en maillot de bain, a plongé à son tour. En remontant, elle a heurté la bouteille de champagne et elle est ressortie aussitôt, pestant et claquant des dents.

– C'est glacé. Et c'est dégueulasse.

Harry, comme par hasard, traînait par là. Elle lui a fait signe.

– Vous ne voulez pas aller me chercher une serviette?

Il s'est élancé la crinière au vent, galopant jusqu'à la villa. Il a fouillé méticuleusement le salon, les placards des chambres, le boudoir, la cuisine, bref, il a cambriolé la maison avant de trouver la salle de bains. Quand il est revenu avec sa serviette, au moins trois mois après, Sara était déjà à peu près sèche. Elle s'était assise sur un banc de jardin, à quelques pas de la piscine, dans l'ombre d'un arbre. Elle fumait une cigarette en regardant les autres bouffons barboter. Harry a posé la serviette sur ses épaules.

– Frottez-moi. J'ai froid.

Elle avait la chair de poule, chose très bizarre puisqu'une seconde avant l'arrivée de Harry elle se sentait tout à fait bien. Notre petit scout énergique et courageux l'a frottée fébrilement un long moment, aussi actif que le masseur de l'équipe de France olympique. Il ne touchait que les épaules et le dos, évitant soigneusement seins et ventre. De temps en temps, il se relevait et la

regardait dans les yeux avec un grand sourire cordial d'hypocrite.

Alors, elle a tendu le cou et elle l'a embrassé sur la bouche.

– La langue et tout, dit Harry. Sans prévenir, rien.

– Menteur. Tu cherchais ça depuis le début.

Il agite une main conciliante.

– Okay, okay, c'est vrai. Mais ça m'a quand même étonné. D'habitude, on fait un peu plus de simagrées, non? Après tout, je la connaissais à peine.

Il y a une espèce de mauvaise foi qui veut qu'on ne reconnaisse jamais avoir fait le premier pas, comme si c'était une chose honteuse ou déloyale. Ils se sont disputés dix fois à ce sujet.

– C'est toi qui as commencé. Tu ne me frottais pas, tu me caressais.

– Moi?

Harry plaque la main sur sa poitrine dans l'attitude scandalisée de l'innocent injustement accusé.

– Moi? Moi? Jamais! C'est toi qui t'es jetée sur moi comme une bête!

– Parce que tu me tournais autour comme un vieux cochon en me tripotant sans te décider. Mais tu bandais déjà avant de me toucher.

– Moi? Mais qu'en sais-tu, pauvre cloche?

Après ce premier baiser, Sara a pris le bras de Harry.

– Viens.

Il l'a suivie à l'écart. Il a étalé la serviette sur un bout de pelouse, près du mur d'enceinte. Sara s'est allongée et il s'est allongé à côté d'elle.

– Je croyais qu'on allait parler, dit Sara. Discuter un moment, quoi. Un baiser, ça n'engage à rien.

Mais Vieil Harry ne pouvait absolument pas se retenir. Dix-sept secondes après, ils étaient nus et ils faisaient l'amour.

Sara :

– Mon Dieu! Faire l'amour avec toi le premier soir, tout de suite, n'importe comment, n'importe où, comme des chiens... Ce n'est pas mon habitude, tu sais, je t'ai trouvé vraiment...

Elle cherche le mot, croit le trouver :

– ...vraiment empressé.

Elle voulait dire « pressé » mais elle s'égare parfois dans le lexique.

Harry (sarcastique) :

– Pourtant, tu n'as pas dit non. Tu dégoulinais.

– Dis que je me suis comportée comme une pute...!

– Je n'ai pas dit ça.

– Tu l'as pensé. Merde, il veut faire l'amour, on le lui fait et après il vous le reproche. Tu ne voulais pas, toi?

– Sara, ce n'est pas la question. Bien sûr que je voulais.

– Eh bien, moi, je ne te voulais pas si vite. J'ai été... choquée.

Discussion insensée. En vérité, je pense qu'ils ont eu très peur tous les deux, peur de cette hâte qu'ils sentaient en eux et de ce que cela signifiait. C'est pourquoi chacun essayait de faire croire que l'autre l'avait violé. C'était une manière de se laver les mains de la suite, de refuser la responsabilité – de nier l'incroyable attrait qu'ils ont tout de suite, malgré eux, éprouvé l'un pour l'autre. Ils s'étaient ensorcelés l'un l'autre et ils ne voulaient pas le reconnaître.

Je demande :

– C'était bien?

Sara :

– Aussi bien que possible. Ce n'est jamais bien la première fois. Tu sais...

Elle se peint les ongles sur le lit, s'arrête un instant pour examiner le résultat. Puis, elle retrempe son pinceau et finit sa phrase :

– Tu sais, Harry était le génie des préliminaires, il me faisait jouir trois ou quatre fois avant de me pénétrer. Cette fois-là, il est entré en moi presque tout de suite. Il avait tout oublié.

– Peut-être n'avait-il pas encore appris...

Elle remue la main pour faire sécher le vernis. L'odeur d'acétone remplit la pièce.

– Harry? Cette bonne blague... Je n'ai jamais rien eu à lui apprendre.

Harry, sur le même sujet, m'a dit qu'il s'était introduit en elle avec le soupir de soulagement du voyageur qui rentre enfin à la maison. Quoi qu'ils prétendent, il ne l'a nullement pénétrée : il s'est simplement installé là, bien tranquille dans le berceau de son vagin, comme un gros bébé qui retrouve sa maman.

Bref, ce n'était pas exactement une fête des sens. Aussi calmes et romantiques qu'une paire de pantoufles un peu usées, ils sont restés allongés un petit moment sur cette fichue serviette. Puis, quelqu'un a klaxonné dans le parking et ils ont cru que la fête finissait, qu'ils étaient dans les bras l'un de l'autre depuis des heures alors que toute l'affaire n'avait pas duré vingt minutes. Ils se sont levés bien gentiment et ils sont retournés près de la piscine pour boire un verre.

Sara était venue en voiture avec des amis. Ils lui ont fait comprendre qu'ils étaient fatigués et qu'ils étaient prêts à la raccompagner. Harry, qui était loin d'avoir atteint tous ses objectifs et qui avait dans l'idée de remettre ça encore une fois, a chevaleresquement proposé de s'en occuper, mais elle a dit :

– Non, je dois partir.

– Très bien, moi aussi, je pars. Je t'emmène.

– D'accord, mais je ne peux pas rester, je vous assure.

– Je te dis que je t'emmène. Avec moi. Voiture. Vroum-vroum.

– Non, Harry. Je dois vraiment partir. Un autre jour...

C'était le premier de leurs 127 258 malentendus. Il a cru qu'elle n'avait pas aimé la façon dont ça s'était passé et il n'a pas insisté. Cela, c'est le drame de Harry : avec Sara, il n'a jamais osé insister. Quand elle disait non, il s'inclinait courageusement et lui tournait le dos avec un sourire déçu, convaincu que sa décision était nécessairement irrévocable. Il a toujours fait cela avec tout le monde, certes : il ne peut pas comprendre qu'on parle à la légère ou qu'on hésite, le mensonge et le doute ne font pas partie de son univers. Mais avec Sara, il y avait autre chose. En y réfléchissant, j'ai le sentiment qu'il la respectait trop, qu'il la surestimait – signe certain qu'il était amoureux dès la première minute.

Elle a quand même consenti à accepter une invitation à déjeuner pour le lendemain. Midi pile, qui est une heure absurde pour déjeuner – uniquement parce qu'il n'avait pas osé suggérer six heures du matin, tant il avait hâte de la revoir. Elle ne l'a pas embrassé, ne lui a pas serré la main. Elle a juste lancé « bye-bye » et elle est partie. Et Brave Harry est rentré chez lui la tête dans les nuages, parfaitement satisfait de sa soirée et aussi aveugle qu'une taupe centenaire, persuadé d'être un Séducteur-Né-Venant-De-Mettre-la-Main-sur-un-Bon Coup alors qu'il était juste un Pâle-Crétin-Venant-de-Déterrer-l'Histoire-la-Plus-Boueuse-de-son-Existence.

– Et toi, Sara?

– Moi? Je voulais bien.

C'est tout ce qu'elle sait répéter : « Je voulais bien. » Quand on lui demande pourquoi, elle répond : « Parce que j'avais envie. » Ce n'est pas un manque de jugeote ou de vocabulaire. Je suis persuadé qu'effectivement cela ne va pas plus loin et qu'il y a dans ce petit crâne de longs moments où il ne se passe strictement rien. Qu'on m'entende bien : je n'essaie nullement de la faire passer

pour une écervelée. Sara, indiscutablement, est intelligente, réaliste, elle a souvent montré de la finesse et il lui arrive de dire des choses sensibles et profondes. Simplement, certains sujets la font carrément disjoncter. Son cerveau s'immobilise net et reste planté là comme un mulet, incapable d'avancer ou de reculer, incapable de produire quelque chose de sensé ou même quelque chose tout court. Elle ne refuse pas d'y réfléchir : elle ne *peut* pas.

Le lendemain, à midi pile, Harry, baigné, rasé, lotionné, épilé, shampooiné, parfumé et habillé de vêtements propres et seyants, l'attendait en bas de chez elle, négligemment assis au volant de sa meilleure auto – il en avait deux : une petite Renault pour la ville et les jours d'économie, un coupé italien au capot interminable pour l'épate et les jours fastes. Le coupé, malgré sa ligne élégante, accusait son âge. Il perdait de l'huile, l'embrayage fatiguait, le moteur chauffait au bout de dix kilomètres, mais il possédait des sièges en cuir, la peinture était neuve et il faisait encore largement illusion. Illusion inutile, d'ailleurs, car Sara, totalement indifférente à la mécanique, distinguait difficilement une 2 CV d'une Rolls-Royce – mais cela, Harry l'ignorait, il ne pouvait pas tout prévoir.

On était en plein mois d'août, le 15, exactement. C'était le jour le plus chaud de l'année. Sur la Méditerranée, la canicule enfle impitoyablement à partir de juin jusqu'à ce que tout le monde – les gens, la mer, les étangs, les poissons et les touristes – frôle la liquéfaction et, à ce moment-là, un orage épouvantable ravage le paysage et abaisse la température définitivement. Quand les premières gouttes, gorgées de trop de sécheresse, s'abattent lourdement sur les trottoirs, les barmen rentrent leurs terrasses, les marchands de glaces plient boutique avec soulagement et les magasins de mode emballent les

maillots de bain pour les renvoyer à la fabrique : ils savent tous que la saison est terminée. Il y a encore, certes, des journées de beau temps, de douces soirées et des après-midi de plage, mais le soleil est imperceptiblement plus pâle, le sable plus frais, un soupçon de mélancolie attiédit les sourires et chacun comprend qu'on a fini de monter, que le col est passé et qu'on roule sur la pente qui descend vers les pardessus et les bonnets de fourrure. Il y a moins de monde sur les parkings du littoral, les bronzages jaunissent déjà, la musique se fait plus rare et plus discrète. Au loin, la ville s'ébroue et se frotte les yeux en bâillant. Après cette inévitable tempête, l'été est fêlé.

Mais juste avant, c'est tout simplement l'enfer. Le diable déverse du plomb fondu sur les têtes, le goudron dans les rues se transforme en soupe, les chemises se collent à la peau et si on embrasse quelqu'un on a l'impression de plonger le nez dans une assiette de potage chaud.

Harry avait tout imaginé, sauf cela. Le résultat est qu'à midi cinq, gluant dans ses vêtements trop serrés, il était en train de fondre derrière sa vitre comme un bonhomme de neige au soleil d'avril. A midi dix, il a décidé une initiative intelligente : se décollant avec peine des sièges en cuir inondés de sueur, il est sorti de sa voiture. Dehors, c'était pire. Il s'est essuyé le front, la bouche et le cou avec un chiffon qu'il a trouvé dans la boîte à gants. Il a allumé une cigarette pour finir de s'asphyxier, et il a pris un peu d'exercice, faisant les cent pas sur le trottoir. Finalement, il a repéré un vague coin d'ombre sous un arbre calciné, près d'un kiosque à journaux, et il est parti lire les titres de la presse tout en continuant à surveiller la porte d'entrée. Le coupé grillait au soleil, il devait faire 50° dans l'habitacle et il a presque envisagé d'aller chercher l'autre voiture qui

risquait d'être moins torride sur les cent premiers mètres. Mais il a eu peur de manquer Sara et il a renoncé à cette idée ridicule.

A midi vingt-cinq, il a arrêté un passant pour obtenir confirmation de l'heure, il s'est encore essuyé avec le chiffon qu'il avait gardé à la main, il a retiré sa veste et il a allumé une autre cigarette au mégot de la précédente. Guettant fébrilement la sortie triomphale de Sara, il devait ressembler à un jeune père dans la salle d'attente d'une maternité. A midi trente, il a enfin commencé à se demander s'il ne s'était pas trompé d'adresse. Il n'avait rien noté, comptant sur sa mémoire qu'il prétend légendaire et qui est aussi percée que les finances nationales. Mais, non, aucune erreur n'était possible et le nom de Sara figurait bien sur la boîte aux lettres de l'immeuble.

Par un dernier réflexe de dignité, il s'est soudain cabré, se souvenant brutalement qu'il avait des principes. Par exemple, ne pas tolérer plus d'un quart d'heure de retard à un rendez-vous était le numéro six de la Liste des Principes Rigides. Au bout d'un quart d'heure, on doit absolument s'en aller en jetant un regard supérieur et condescendant sur les chaises vides autour de soi. Car, disait-il, « les principes sont les principes, dussent les rues ruisseler de sang » (Rudyard Kipling – c'était son côté boy-scout). Il est retourné à sa voiture. Brûlé au second degré sur tout le corps rien qu'en s'asseyant, il a tourné rageusement la clef de contact. Et puis, il a arrêté le moteur. Il venait de découvrir un nouveau Principe : « Les Principes sont faits pour être violés. » Quelqu'un l'avait certainement trouvé avant lui, mais il ne savait pas qui.

Sa montre indiquait une heure moins vingt. Il a respiré profondément deux ou trois fois, il a marmonné :

– Elle me prend pour un con!

Chose qu'il supportait mal. Il a traversé la rue, il est entré dans l'immeuble et est allé sonner droit chez Sara. Il avait l'intention, en montant l'escalier, de faire quelque chose de brutal : une phrase lourdement méprisante, ou franchement une bonne fessée. Puis, il a pensé que la fureur manquait d'élégance et il s'est décidé pour un geste plein de panache, comme charger tout seul, sabre au clair, un régiment de Prussiens. Il n'y avait pas de régiments de Prussiens sur le palier et il a dû réfléchir à autre chose. Par exemple, retarder sa montre à onze heures trente pour lui laisser entendre avec tact qu'elle était en avance. Mais il n'en a pas eu le temps : elle a ouvert tout de suite.

Je ne sais pas à quoi elle s'attendait. Probablement pas à trouver Harry le visage couvert de graisse, un chiffon dans une main et sa veste froissée dans l'autre, la chemise ouverte et trempée de sueur, une mèche en travers du front et l'air méchant d'un gangster de série B. Elle, elle portait un tee-shirt « *Fruit of the loom* », qui mettait en valeur ses jolis petits seins, et un short en jean délavé qui s'effrangeait tendrement sur ses longues jambes bronzées. Mais la première chose qu'il a vue, ce sont ses yeux, ses grands yeux verts de chat pensif et paresseux. Instantanément, toute sa colère s'est dissoute.

Elle l'a dévisagé avec une gravité un peu lasse et elle a dit :

– Monsieur Harry, vous êtes terriblement en retard. Est-ce que c'est une habitude? Il faudra la changer.

Harry, estomaqué, a répondu :

– Mais ça fait une heure que je t'attends en bas...!

C'était assez loin d'une phrase pleine de panache. Elle a tiré la porte pour qu'il puisse entrer et elle l'a regardé avec surprise.

– En bas? Pourquoi en bas?

– Je pensais que tu...

– Vous pensiez que j'allais descendre et vous attendre sur le trottoir? Pourquoi, vous conduisez un autobus?

Le deuxième des 127 258 malentendus. Elle a virevolté en riant, faisant danser ses cheveux sur ses épaules et autour de ses joues. Aussitôt, Harry lui a pardonné sa propre stupidité. C'est très difficile de pardonner aux autres ses propres défauts et pourtant il l'a fait. Et il a enfin trouvé quelque chose d'élégant. Il s'est penché sur elle, il a passé une main légère sur son oreille et il en a retiré une carte à jouer, un huit de cœur qu'il a exhibé d'un air gourmand. C'était un de ses meilleurs tours et il le réussissait à la perfection : les bras nus, il arrivait à vous sortir deux jeux de bridge des narines. Il n'a jamais voulu dire comment il s'y prenait. Sara a eu une petite moue ravie, étonnamment enfantine.

– Sara, je suis là depuis une bonne heure et tu ne m'as pas encore embrassé...

– Mon Dieu! Où ai-je la tête?

Elle l'a embrassé sur la bouche. Quand elle s'est détachée de lui, elle avait une expression rêveuse qui l'a surpris. Elle faisait souvent cette tête-là, comme si elle cherchait à retrouver un souvenir évanoui, la trace d'un goût oublié au fond de son baiser. Harry a dit :

– Tu es prête?

Il avait très envie de visiter son appartement, pour savoir comment elle vivait, ce qu'elle aimait, pour la connaître un peu mieux, mais il n'a pas osé le lui demander. Elle, de son côté, ne le lui a pas proposé. Elle n'était pas encore très sûre et elle voulait préserver son jardin secret. Elle a accroché un petit sac de cuir à son épaule et ils sont partis.

Dans la voiture, Sara a avancé la main vers le poste.

– Vous permettez que je mette la radio? Je ne peux pas vivre sans musique.

– Bien sûr. Mais à une condition : que tu cesses immédiatement de me vouvoyer. C'est parfaitement ridicule.

Elle a paru agacée.

– Les conventions bourgeoises... Dans les films d'avant-guerre, quand on passe au tutoiement, c'est le signe qu'ils l'ont fait. C'est *ça* qui est ridicule.

Elle a tourné le bouton – on jouait une sorte de reggae avec beaucoup de basses sèches et sonores – et elle a ajouté :

– C'est que vous m'impressionnez. Mais je vais essayer de te dire tu.

Harry était assez satisfait de l'impressionner. Il croyait que cela signifiait qu'elle l'admirait, alors qu'elle voulait seulement montrer qu'elle ne se sentait pas encore très à l'aise avec lui.

Il l'a emmenée dans un petit restaurant chinois où il mangeait de temps en temps. Harry avait passé jadis un an au Vietnam, à magouiller je ne sais quoi, et il en avait gardé une prédilection pour la cuisine orientale.

Un 15 août à midi, ils étaient les seuls clients. C'était parce que le patron ne connaissait rien au calendrier français que le restaurant était resté ouvert. Il y avait des idéogrammes géants peints sur les murs, des lampions en papier crêpé et des guirlandes de peluche qui tombaient au-dessus des tables, de grands panneaux de bois laqué. La carte n'était pas traduite, le serveur ne comprenait pas la langue. Chaque fois qu'ils l'interrogeaient sur la composition d'un plat, il riait de bonheur, filait à l'office se renseigner et revenait marmonner des explications inaudibles qui n'élucidaient rien.

– Et tu viens souvent ici, ironisa Sara.

– Pas souvent. Une ou deux fois. Mais il ont dû changer de direction, rien n'est plus pareil.

– C'est parce que je suis sorcière, affirma Sara. Dès que j'arrive quelque part, tout se transforme.

– C'est exact. Mais c'était à moi de le dire.
– Je vois. Je suis tombé sur un type à principes.
– Ouais.
– Est-ce que je peux faire une remarque?
– Ouais.
– Je suggère que tu ailles te passer un peu d'eau sur le front. Tu es plein de cambouis. Tu as eu une panne, ou quoi?
– Ouais. J'ai eu une panne.

Elle n'a pas compris pourquoi il paraissait amer. Quand il est revenu, il avait de nouveau l'air d'appartenir à l'humanité. Il avait remis sa veste, il était propre et guilleret. Devant la porte des toilettes, il s'arrêta pour la regarder.

Elle fumait une cigarette devant un martini-dry. Elle avait une nouvelle fois cette expression pensive, lointaine et mélancolique, de princesse en exil. Dans cette pose mystérieuse, qui aurait pu sembler artificielle et qui était pourtant totalement naturelle, elle était adorable et exaspérante.

Tout en mangeant leurs nems et leur bol de riz, ils ont parlé de choses et d'autres. Elle a découvert qu'il avait quarante-deux ans; elle pensait qu'il en avait dix de moins; il s'est rengorgé et, à cet instant-là, justement, il a fait son âge. Elle a confessé d'une voix humble qu'elle avait vingt-trois ans, comme si c'était un défaut. La différence ne paraissait pas trop grande jusqu'à ce qu'elle apprenne qu'il avait un fils de seize ans, là-bas en Amérique. Aussitôt, elle a changé de sujet : elle avait peur de laisser passer quelque chose qui pourrait le vexer.

Il lui a raconté ses voyages : les U.S.A., l'Asie, l'Afrique, les gens qu'il avait rencontrés, la misère des peuples nus, le bruit mat des balles sur les blindages, le goût du thé chez Tiffany's et l'eau croupie des puits du

Sahel. Elle lui a énuméré les films qu'elle aimait et ils sont tombés d'accord plusieurs fois... Peu à peu, elle se détendait. Elle commençait à se sentir en sécurité avec lui; elle le trouvait courtois et généreux, indulgent et intelligent, solide et doux. « Voilà enfin un homme », se répétait-elle au fond de sa tête tandis qu'elle l'écoutait, « enfin un homme, enfin un homme. » Il voyait qu'elle l'appréciait et il ne cherchait pas à se pavaner; il restait calme et spontané.

Au dessert, il lui a retiré une autre carte à jouer de l'oreille gauche, un valet de trèfle cette fois.

– Un jour, je te sortirai un lapin des narines. Tu ne te sens pas parfois la tête lourde?

Elle a ri sans répondre.

– Eh bien, ce n'est pas de la sinusite. C'est le lapin. Attends, je vais te débarrasser de ce qui te gêne...

Il passait la main sur son visage, faisait jaillir d'autres cartes de ses paupières. Elle fermait les yeux en souriant, excitée comme une enfant; elle sentait un frôlement sur ses joues, le claquement sec du carton, hop, c'était fait.

– Regarde-moi bien. Tu n'y vois pas plus clair, maintenant?

Son visage emplissait toute la pièce. On ne pouvait pas dire qu'elle y voyait mieux : elle ne voyait que lui. Les cartes multicolores s'amoncelaient autour des assiettes et le serveur vietnamien qui s'était approché les contemplait d'un air hébété.

– Tu es magicien?

– Oui.

– Prestigiditateur?

– Non. Magicien seulement.

– Où as-tu appris ça?

– Moi homme-médecine. Moi savoir esprit du totem.

– Tu m'apprendras? Comment fais-tu?

– Squaw pas apprendre. Squaw savoir déjà.